

# Considérations sur le déclenchement de l'activité délirante telle qu'elle apparaît dans les écrits de Jean-Pierre Brisset, « prince des penseurs »

**Patrick Martin-Mattera, Vincent Guérin**

DANS **BULLETIN DE PSYCHOLOGIE** 2014/1 Numéro 529 , PAGES 73 À 84  
ÉDITIONS **GROUPE D'ÉTUDES DE PSYCHOLOGIE**

ISSN 0007-4403

DOI 10.3917/bupsy.529.0073

Date de mise en ligne : 04/04/2014

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2014-1-page-73?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Groupe d'études de psychologie.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## Considérations sur le déclenchement de l'activité délirante telle qu'elle apparaît dans les écrits de Jean-Pierre Brisset, « prince des penseurs »

MARTIN-MATTERA Patrick\*  
GUÉRIN Vincent\*\*

### POSITION DU PROBLÈME

Considéré par de nombreux auteurs comme un écrivain paraphrène (Cullard, 1980 ; Maleval, 1996 ; Benoist, 2006) <sup>1</sup>, Jean-Pierre Brisset, « sacré », en 1913, « prince des penseurs » par Jules Romains et ses « copains » (Duhamel, 1947, p. 214-215, Romains, 1970, p. 97-107), a été étudié sous ses facettes psychiatrique et historique, littéraire, linguistique et philosophique <sup>2</sup>, mais les aspects précis de son histoire, qui expliqueraient le déclenchement tardif de son délire, restent, pourtant, encore relativement méconnus, bien que ses textes et sa vie aient fait l'objet d'études et de recensions très complètes : le premier à avoir commencé ce travail est Philippe Cullard, dans la thèse de médecine qu'il a consacrée à Brisset en 1980 ; il sera suivi, en 1984, par Marc Décimo, dans une thèse de linguistique, qui inaugure une série de travaux du même auteur sur l'œuvre de Brisset et sur son histoire.

### COURTE SYNTHÈSE DE LA BIOGRAPHIE DE JEAN-PIERRE BRISSET

Grâce, en particulier, au travail de Marc Décimo (Décimo, 1984, 1986, 1988, 2001), nous pouvons reconstituer précisément la biographie de Brisset, dont nous donnons ici une courte synthèse. Jean-Pierre Brisset (1837-1919) est un écrivain prolifique et autodidacte. Né dans un village près de la Ferté-Macé (Orne), de parents journaliers, il quitte l'école à douze ans. À dix-sept ans, il s'engage dans l'armée et participe à la campagne de Crimée. En 1859, en Italie, il est blessé à la jambe gauche. Il séjourne, comme prisonnier, à Magenta et à Pavie. Libéré, il reçoit en France la médaille militaire et devient sergent puis, en quelques années, accède au grade de sous-lieutenant. Au sein de son régiment, il s'isole, travaille et écrit un art de la natation, sujet congruent aux préoccupations et aux recherches de son temps. En juillet 1870, durant la guerre, il est blessé à la tête sur le plateau de Givonne <sup>3</sup>, puis déporté à Magdebourg, en Allemagne, où il reste prisonnier quelques mois. Le

28 janvier 1871, c'est l'armistice, Paris capitule. Brisset démissionne et se retire à Marseille. Ces temps de guerre lui auront, cependant, permis d'apprendre l'italien et l'allemand : il souhaite, à présent, se consacrer à l'étude et réaliser, entre autres, une méthode linguistique. Inventeur, il met, d'autre part, au point, une « ceinture-caleçon aëri-fère de natation à double réservoir compensateur à l'usage des deux sexes ». Il obtient le brevet de capacité pour enseigner l'allemand et l'italien et, en 1871, décide de retourner à Magdebourg pour perfectionner son allemand et, ainsi, devenir professeur de langues. Il y reste de 1871 à 1876. Là, il donne des cours de français. Il est très préoccupé par les grammaires, car il a « l'idée que les grammaires traditionnelles sont tout à fait inappropriées » (Décimo, 1987, p. 35) et travaille à la rédaction de la sienne, qu'il publie en 1874, sous le titre de *Methode zur Erlernung der französischen Sprache* (Brisset, 1874). En 1876, il rentre en France et reprend une activité militaire comme

\* LUNAM Université, Université catholique de l'Ouest (UCO), Institut de psychologie et sociologie appliquées (IPSA), Laboratoire multi-site EA 4050 : « Recherches en psychopathologie : nouveaux symptômes et lien social », composante de « Recherches en clinique psychanalytique, processus psychiques, et esthétique ».

\*\* Associé au laboratoire multi-site EA 4050 : « Recherches en psychopathologie : nouveaux symptômes et lien social ».

Correspondance : Patrick Martin-Mattera, LUNAM Université, Université catholique de l'Ouest, 3 place André Leroy, BP 10808, 49008 Angers Cedex 01, France. <patrick.martin@uco.fr>

1. Dans son livre *La tour de babil. La fiction du signe*, Michel Pierssens (1976, p. 132) l'avait toutefois classé « parmi les cas typiques de paranoïa ».

2. Parmi les auteurs mentionnant Brisset, on peut citer entre autres Marcel Réja (1907), Georges Duhamel (1947), Jules Romains (1970), André Breton (1966), Raymond Queneau (1934), André Blavier (1982), Marcel Duchamp (1946), Michel Foucault (1970).

3. Le sous-lieutenant Jean-Pierre Brisset a reçu un « éclat d'obus au coin du sourcil droit ». Service historique de la Défense, Centre historique des archives, SHD/GR 5Ye 23 660, « États de services de M. Brisset ».

instructeur. Il est nommé capitaine. En 1877, dans un contexte politique marqué par une crise institutionnelle majeure, opposant le président de la République, Patrice de Mac-Mahon, monarchiste, et la Chambre des députés, il offre sa démission. Le lieutenant-colonel appuie sa demande : « Ancien officier, blessé à la tête et peut-être à la suite de cette blessure dont il n'a pas été récompensé, un peu exalté dans ses idées, M. Brisset ne paraît pas dans de bonnes conditions pour remplir les fonctions de son grade car n'ayant aucune fortune il consacre tout son temps au travail pour soutenir sa famille et ne peut s'occuper en rien d'affaires militaires » (cité par Décimo, 2001, p. 85). Il tente alors de vivre à Paris comme professeur de langues vivantes, mais, étant donné qu'il n'est pas agrégé et qu'il ignore le latin et le grec, il n'obtient pas de poste dans l'instruction publique. En 1878, il fait paraître *La grammaire logique ou théorie d'une nouvelle analyse mathématique* (Brisset, 1878) et concourt, cette même année, à un emploi de commissaire de surveillance administrative aux chemins de fer, emploi qu'il obtient. Il est nommé à Orchies, dans le Nord, puis à Angers, à la gare Saint-Serge. Quand il a terminé son travail, il passe son temps libre à écrire. Il améliore ainsi sa *Grammaire logique*. En février 1883, se produit un événement majeur, que nous rappellerons plus loin, au cours duquel il a une révélation divine : la création commence par la grenouille, l'origine humaine est batracienne. En juin 1883, il publie *La grammaire logique résolvant toutes les difficultés et faisant connaître par l'analyse de la parole la formation des langues et celle du genre humain* (Brisset, 1883). Il présente ce livre au concours de l'Académie mais n'obtient pas de prix. En 1890, il publie *Le mystère de Dieu est accompli* (Brisset, 1890) et, en 1900, *La grande nouvelle* et *La science de Dieu ou la création de l'Homme* (Brisset, 1900). Admis à la retraite en 1904, il s'installe à la Ferté-Macé jusqu'en 1907. En 1906, il publie *Les prophéties accomplies (Daniel ou l'Apocalypse)* (Brisset, 1906) et prétend que l'ouvrage lui a été dicté par l'esprit. En 1912, Jean-Pierre Brisset envoie, à Jules Romains, deux de ses ouvrages : *Le mystère de Dieu est accompli* (Brisset, 1890) et *Les origines humaines, deuxième édition de La science de Dieu, entièrement nouvelle* (Brisset, 1913). Jules Romains s'amuse de la lecture des *Origines humaines*. Il décide d'attribuer un prix à Brisset, celui de « prince des penseurs », qu'il obtient contre Bergson, le 6 janvier 1913. Le 13 avril de la même année, Jules Romains et ses amis organisent à Paris une cérémonie officielle en l'honneur de Brisset, à laquelle les journalistes sont conviés, cérémonie ambiguë, qui honore son œuvre tout en amusant un public cultivé. Jean-Pierre Brisset garda, le restant de sa vie, un excellent souvenir de

cette journée, « la plus belle de sa vie » (Romains, 1970, p. 106) et de très bonnes relations avec Jules Romains. Il meurt en 1919.

## UN MOMENT DE BASCULE

Beaucoup d'auteurs reconnaissent l'indéniable talent de Jean-Pierre Brisset, qui compte comme l'un des deux hommes que Marcel Duchamp « admirait le plus [...], manière, dit-il, de douanier Rousseau de la philologie »<sup>4</sup> (Duchamp, 1946, p. 173)<sup>5</sup>. On s'étonne, aussi, devant sa connaissance des langues, quand il répond spontanément en allemand, anglais, espagnol, italien à ceux qui lui adressent des mots de louange, lors du banquet de son sacre à Paris (Romains, 1970, p. 104). On souligne le contraste entre l'humour (« involontaire ») du texte de Brisset et la gravité de l'auteur (Breton, 1966, p. 233)<sup>6</sup> ; on insiste sur son aptitude à manier le langage et à le décomposer (Foucault, 1962, p. 232 ; 1970, p. 881-893) et sur son exceptionnelle et inépuisable propension à créer des « calembours ahurissants » (Duhamel, 1947, p. 214, mais, aussi, Queneau, 1934, p. 226-227). D'autres, cependant, comme on l'a vu, insistent plutôt sur le caractère délirant<sup>7</sup> de cette œuvre, qui ne se contente pas du plan de l'art, mais affirme davantage la certitude d'une vérité divine singulière : la révélation de l'origine batracienne de l'homme<sup>8</sup>, démontrée par la *Grande loi de la parole*<sup>9</sup> : « Toutes les idées énoncées avec des sons semblables ont une même origine et se rapportent toutes, dans leur principe, à un même objet » (Brisset, 1900b, p. 702). Pourtant, on trouve peu de choses sur ce qui expliquerait la « bascule »

4. Le deuxième étant Raymond Roussel.

5. Cette citation provient de *Propos*, publié dans l'ouvrage *Duchamp du signe*, écrits, réunis et présentés par Michel Sanouillet, avec la collaboration d'Elmer Peterson. Il s'agit de « *Propos en anglais recueillis par James John Sweeney* dans *The Bulletin of the Museum of Modern Art*, vol. XIII, n° 4-5, New York, 1946, p. 19-21 » (Duchamp, 1946, p. 174).

6. Nous citons l'édition définitive de l'*Anthologie de l'humour noir*, préfacée par Breton lui-même le 16 mai 1966.

7. Décimo (2001, p. 217), quant à lui, évoque une « pathographie » ?

8. Certains ont, pourtant, refusé le versant délirant de l'œuvre de Brisset, comme Jacques Miermont qui, en 1983, trois ans après la thèse de Cullard, résume *Les origines humaines* et rapproche Brisset de Freud et de Lacan (Miermont, 1983). Miermont fait-il, en cela, écho à Benveniste, qui rappelle le choix critiquable, fait par Freud, des théories linguistiques de Carl Abel sur le sens opposé des mots primitifs, Carl Abel, qui « assemble tout ce qui se ressemble » (Benveniste, 1956, p. 80).

9. Brisset révèle cette *Grande loi* à de multiples reprises, avec quelques variantes dans sa définition (Brisset, 1890, p. 529 ; 1900a, p. 634 ; 1900b, p. 702).

déliante, que Brisset effectue entre les années 1880 et 1883, c'est-à-dire entre quarante-trois et quarante-six ans, âge où, écrit-il, une « révélation » lui fait connaître avec une certitude absolue tout à la fois l'origine du langage et celle des êtres humains. Ces passages autobiographiques, finalement assez peu nombreux, ont été souvent cités, mais il est indispensable de les relire ici rapidement : ils parsèment son œuvre et fournissent des indications importantes sur le processus pathologique qui s'impose à lui. En voici quelques-uns, parmi les plus pertinents : « Sur ce mot <sup>10</sup>, l'esprit de Dieu nous frappa si fortement que tout à coup nous vîmes la création commencer par la grenouille » (Brisset, 1913, p. 1250). De même, il indique, dans *Les origines humaines*, que « Depuis 1883, il a été publié que nous venons des grenouilles qui se sont transformées en dieux, plus tard devenus des hommes » (Brisset, 1913, p. 1288). Dans le même ouvrage, il affirme une compréhension totale du langage : « une [...] révélation nous plongeant dans un ravissement extrême, nous montra que nous pouvions analyser toute la parole jusqu'en ses fondements les plus intimes et les plus évidents, non seulement pour le français, mais pour toutes les langues ; car la méthode que nous allons suivre s'applique à la parole humaine sur toute la terre » (Brisset, 1913, p. 1223). Enfin, il révèle qu'un jour Jésus se manifesta à lui : « Quelque temps après l'impression de ce livre [il s'agit de la deuxième *Grammaire logique*, de 1883], à Angers, sur la place Ayrault <sup>11</sup>, nous sentîmes sur notre tête une chute qui nous arrêta un instant et nous pénétrait en s'incorporant à nous, comme un homme, jusqu'à l'extrémité de notre orteil gauche et aussitôt une parole nous montant

du cœur, nous disait : Je suis Jésus, tu juges les vivants et les morts » (Brisset, 1913, p. 1288).

S'il s'agit, chez Jean-Pierre Brisset, d'un processus paraphrénique, on ne sera pas surpris par la survenue tardive, après la quarantaine, du délire en question, ni par le fait que ce délire contribue au maintien du sujet dans la réalité sociale (Maleval, 2011, p. 209). Philippe Cullard, suivant Henri Ey dans son *Traité des hallucinations* (Ey, 1973), rappelle que ce type de maladie est une psychose de l'âge mûr, voire de l'âge avancé (Cullard, 1980, p. 115), mais ce fait avéré n'implique pas seulement une évolution biologique, voire génétique, de la pathologie paraphrénique, et l'on peut, au-delà de ce simple constat, déterminer aussi, par des éléments particuliers de la vie du sujet, d'éventuelles causes ou des faisceaux de causes, qui peuvent éclairer le déclenchement du processus délirant. Autre chose doit être pris en compte : la pathologie – et le délire qui tente de l'endiguer – surviennent sur une structure psychotique déjà là. Cullard parle, quant à lui, dans sa thèse, de la personnalité « pré-morbide » de Brisset (Cullard, 1980, p. 88). Certains aspects de la vie de Brisset, précédant le déclenchement de la pathologie, contribuent à indiquer cette structure : encadrement très strict de sa vie quotidienne, à l'armée ou dans les chemins de fer, ne laissant pas de place à la vie amoureuse, vie privée solitaire, travail continu emplissant chaque moment, investissement spontané et autodidacte de la sphère intellectuelle, procurant à Brisset une étonnante capacité à se cultiver et acquérir des compétences linguistiques, nécessité d'inventer des méthodes d'apprentissage nouvelles, relayant, parfois, celles qui avaient alors cours et qui lui paraissaient insuffisantes ou erronées (art de nager, ceinture-caleçon aérifère, méthode originale d'allemand, planchette calligraphique, première *Grammaire logique*), tension vers le surgissement d'un signifiant nouveau, invention ou langage, etc. On notera l'intérêt tout particulier de Brisset pour la grammaire. Cet intérêt n'est pas surprenant, car la grammaire tend à décrire les lois de la langue, tout en contribuant à les édifier : elle enserme le réel dans un ordonnancement structural d'autant plus bienvenu que le contexte de l'époque favorise l'essor du marché des grammaires par le développement de la linguistique et de la scolarisation. Là où la réalité menace de se déliter, où la pensée et les perceptions peuvent se déchaîner, dans la psychose, avec « ses néologismes, ses fabrications de phrases », il n'est pas étonnant que « la grammaire [soit] respectée » (Faladé, 1991). De fait, après le déclenchement de sa pathologie, la bizarrerie de Brisset fut notée par sa hiérarchie, sans que cela lui nuise vraiment car son délire demeurerait bien encadré par ses écrits (Décimo, 2001, p. 105-106).

10. Miauler = à moi eau faire venir, ou mis eau l'ai, rappelé ici par Brisset et découvert par lui dans la *Grammaire logique* (Brisset, 1883, p. 458-459).

11. Décimo souligne, sans doute à tort (Décimo, 2001, p. 223-225), que Brisset aurait confondu le nom du boulevard « Ayrault » avec celui de la place tout proche de celui-ci, la place « Hérault ». En fait, la place « Ayrault » ne fut rebaptisée et ré-orthographiée « Hérault » que lors du conseil municipal du 7 juin 1923, c'est-à-dire bien après la rédaction du livre de Brisset (voir Archives municipales d'Angers, 1 D IMP art. 47, Procès verbaux des délibérations du conseil municipal, le 7 juin 1923). Toujours est-il que Pierre Ayrault (1536-1601) de Saint-Hénis, grand magistrat angevin, à la réputation très sévère, surnommé, entre autres, « Pierre qui ne rit point » était un ardent défenseur de la puissance paternelle. Père sévère, ce Ayrault-là fait écho, comme l'indique Cullard, au héros grec divinisé et au héraut, qui annonce les grandes nouvelles (Cullard, 1980, p. 144). Quant à Alexandre Hérault (1816-1899), il s'agit d'un horticulteur angevin, qui avait fait, à son décès, un legs de plus d'un million deux cent mille francs or à la ville d'Angers (Saillot, 1998, p. 270).

## TROIS HYPOTHÈSES FAITES SUR LES CAUSES DÉCLENCHANTES

Trois hypothèses différentes mais, sans doute, complémentaires ont été avancées sur les causes du déclenchement du délire de Jean-Pierre Brisset. Nous les rassemblons et les résumons ci-dessous.

### Première hypothèse

Tout d'abord, Philippe Cullard, à la suite de Michel Pierrssens (1976, p. 139), a souligné la déception profonde causée à Brisset par le fait suivant : sa deuxième *Grammaire logique* fut refusée au concours de l'Académie en 1883. Il s'agissait, en l'occurrence, du prix Archon-Desperousses, « décerné annuellement à des ouvrages de diverses sortes, lexiques, grammaires, éditions critiques, commentaires ayant pour objet l'étude de notre langue et de ses monuments de tout âge » (Cullard, 1980, p. 142). Brisset attribua cet échec à la seule personne d'Ernest Renan<sup>12</sup>, qui était, en effet, membre du jury et avait certainement de bonnes raisons de refuser les hypothèses paraissant déjà délirantes de Brisset, celles-ci étant tout à fait en opposition avec les siennes. Brisset fait d'ailleurs état des blessures que lui causèrent les humiliations dont il fut victime à cause d'articles de presse désobligeants<sup>13</sup>. Cullard écrit que cela « nous renvoie directement à la remarque de Freud sur le déclenchement de la paranoïa, lié [dit Freud], “aux rebuffades sociales tout particulièrement chez l'homme, [...] le facteur véritablement actif dans ces blessures sociales étant dû au rôle joué par les composantes homosexuelles de la vie affective” » (Cullard, 1980, p. 142 ; Freud, 1911a, p. 305)<sup>14</sup>. On remarquera que

12. Brisset le précise très clairement dans l'introduction des *Origines humaines* (Brisset, 1913, p. 1121).

13. Brisset cite un article du journal *Le petit Parisien*, du 29 juillet 1904, intitulé « *Chez les fous* », dans lequel il est mis en cause, à propos de *La science de Dieu* (Brisset, 1913, p. 1122). L'auteur de cet article, Jean Frollo, pseudonyme d'Henri Barbusse, d'après Décimo (par exemple, Décimo, 2001 p. 179 ; 2012, p. 82), considère Brisset comme un « aliéné » et l'assimile aux fous, dont parle Réja (par exemple, Réja, 1903). Frollo traite *La science de Dieu* « d'affolante philosophie », dont la lecture induirait, dans l'esprit, « un trouble réel ». Quant à Réja, s'il ne faisait pas encore allusion à Brisset dans son texte de 1903, il lui consacra plusieurs pages dans *L'art chez les fous* (Réja, 1907, p. 67-68), à vrai dire peu flatteuses : selon lui, *La science de Dieu* est « si notoirement absurde [qu'elle] ne saurait faire illusion à qui que ce soit, un seul instant » (Réja, 1907, p. 68). Néanmoins, Réja convient, en 1903, que « les fous [...] ont une littérature très riche, tant en prose qu'en vers » (Réja, 1903, p. 129).

14. Philippe Cullard renvoie au texte de Freud publié en traduction française dans les *Cinq psychanalyses* (Freud, 1911a, p. 305). Dans la traduction plus récente

Renan apparaît bien alors, pour Brisset, comme le persécuteur par lequel il se fait flouer, en tant que celui-ci est responsable de la non-reconnaissance de la valeur de ses écrits. De plus, Cullard précise, fort pertinemment, que la sonorité du nom de Renan se rapproche de celle des mots « Reine », « Raine », « Rana » (grenouille en latin) et que l'habit vert et le bicorne de l'académicien qu'il était ne pouvaient « faire obstacle aux fulgurantes identifications de Brisset » (Cullard, 1980, p. 142).

### Deuxième hypothèse

Bernard Chouvier pense, quant à lui, que le choc traumatique réside dans la blessure à la tête, qui laissa Brisset pour mort, à la bataille de Sedan, le 1<sup>er</sup> septembre 1870 : « On comprend que Brisset se soit vécu comme un miraculé et qu'il ait structuré son délire sur un mode schizoparanoïde. Sur sa carte de visite on pouvait lire : “Jean-Pierre Brisset, le septième ange de l'Apocalypse et l'archange de la Résurrection” » (Chouvier, 2004, p. 128). Racontant cet épisode, Marc Décimo indique que Brisset et un colonel de l'armée restèrent sur place, effondrés dans la boue, « peut-être un jour et demi, peut-être trois » (Décimo, 2001, p. 67), avant d'être faits prisonniers dans des conditions très difficiles, puis déportés à Magdebourg une semaine plus tard. Bien qu'il n'affirme pas le lien direct entre le traumatisme de Sedan et le déclenchement de la psychose, Décimo pense que cet événement joue, néanmoins, un rôle dans le « Brisset d'avant cette blessure et celui d'après » et qu'« il affecte le récit du délire » (Décimo, 2001, p. 341), par la proximité entre ce long séjour dans la boue et l'habitat des grenouilles. Est-ce là, cependant, l'événement *princeps* du délire ? Sans doute, en effet, ce traumatisme de guerre, associé à l'étonnante résistance de Brisset qui survécut à sa blessure et aux mauvais traitements sont-ils évocateurs d'un miracle de supposée toute-puissance personnelle ? Mais ce n'est pas suffisant pour affirmer que cela pourrait, à lui seul, être la cause d'une bascule psychopathologique. Sans donc minimiser l'importance du traumatisme, qui a certainement joué un rôle dans le développement ultérieur du délire, il nous paraît nécessaire d'y adjoindre certains autres éléments susceptibles d'être, eux aussi, considérés comme ayant pu participer de ce déclenchement.

### Troisième hypothèse

Laurence Forlodou (2005) repère un autre élément déclencheur dans l'apparente exception que constitue, dans la grammaire de Brisset, le verbe *être* et dans la résolution de l'énigme que cette exception engendre. Cette opinion est

des *Œuvres complètes* de Freud (tome X, 1993), ces passages se trouvent p. 282 (Freud, 1911b, p. 282).

confortée par Vincent Benoist, dans l'article qu'il consacre à la paraphrénie et à Brisset (Benoist, 2006). Toutefois, nous noterons que cela n'explique pas pourquoi, chez Brisset, le verbe *être* fait brusquement énigme. C'est dans la deuxième *Grammaire logique*, que nous trouvons le passage autobiographique, dans lequel Brisset explique l'effet produit sur lui par la résolution de l'énigme que cela lui posait : « Il y avait entre autres une difficulté que nous n'avions jamais pu vaincre, nous en entrevoyions la solution sans pouvoir la formuler. C'était le verbe être dont nous ne trouvions pas le régime, car pour nous tout verbe a un sujet et un régime <sup>15</sup>. La force de nos déductions, dont nous ne pouvions nous écarter sans erreur, nous amena machinalement à écrire : c'est donc un verbe réfléchi. Ce nous semblait être une absurdité. Nous allions biffer ces mots quand tout à coup la lumière jaillit dans notre esprit. C'était vrai ! Un tel flot de pensées vinrent nous assaillir que nous n'avons pas pu nous empêcher d'en exprimer quelques-unes à l'endroit même, et de terminer notre ouvrage par les plus élevées » (Brisset, 1883, p. 350-351). Forlodou insiste sur cette exclamation « c'était vrai ! », qui indique qu'une nouvelle étape vient d'être franchie, impliquant, chez Brisset, un processus où le délire apparaît plus ouvertement. Brisset « tenait », jusqu'à présent, en substituant « une grammaire à une autre grammaire, [...] une langue à une autre langue, [...] une origine à une autre origine » (Forlodou, 2005, p. 83). Cette fois, une vérité s'impose à lui, dont il identifiera l'origine divine : grâce à son travail sur la langue, il parvient à construire un Autre divin, un Autre de la langue, un grand Autre logique qui « va désormais consister » (Forlodou, 2005, p. 83). Forlodou précise l'importance que revêtait, pour Brisset, cette exception du verbe être, qui enserrait le délire dans un périmètre étroit, et, ainsi, préservait, bon an mal an, tout le reste de ses activités, « à la manière d'un sinthome » (Forlodou, 2005, p. 83) : on pourrait dire, ici, qu'il s'agit d'une activité de création permettant au sujet de trouver une solution non délirante aux pensées qui s'imposent à lui. Mais lorsque ce verrou cède, quand l'exception du verbe être se généralise, le processus envahit l'ensemble de la vie de Brisset et l'Autre se met alors à consister, devient réel (et non plus seulement logique) : « dès lors, tous les sens sont possibles, le sens se déchaîne, sans loi » (Forlodou, 2005, p. 83).

15. Voici la définition que donne Brisset du régime : « Toute action doit avoir un moteur que nous appelons sujet. [...] Cette action doit atteindre un but, produire un changement, une modification. Le mot qui est touché, atteint par cette action s'appelle régime » (Brisset, 1883, p. 357).

Cette hypothèse, en quelque sorte soutenue par Brisset lui-même, constitue un élément majeur de compréhension de l'effondrement de ses appuis premiers, lesquels étaient constitués par un travail acharné, effectivement sinthomatoire (Martin-Mattera, 2011), de reconstitution de la réalité, travail fondé sur une logique encore en prise avec la logique commune. Vincent Benoist précise que : « c'est son acharnement à retrouver partout la triade « verbe-sujet-régime », qui le sauve d'un dérapage précoce vers la folie parce que, à cette règle, le verbe être fait exception » (Benoist, 2006, p. 663). En effet, bien que tous les travaux de Brisset revêtent toujours un caractère quelque peu étrange par leur côté péremptoire, et qu'il veuille toujours « vouloir dire [...] l'erreur des autres, des grammairiens par exemple » (Décimo, 2001, p. 412), on peut penser que jusqu'à la deuxième *Grammaire logique*, celle de 1883, dans laquelle Brisset affirme que le « latin est artificiel » (Brisset, 1883, p. 434), qu'« il n'y a pas de langue romane » (Brisset, 1883, p. 445) et que les hommes sont « des êtres amphibies ayant beaucoup d'analogie avec les grenouilles » (Brisset, 1883, p. 459), il y a peu de marques de délire élaboré <sup>16</sup>. Jusque-là, son travail peut sembler celui d'un chercheur animé par l'espoir justifié de découvertes importantes, d'un logicien qui tente de surmonter les difficultés de la grammaire et des exceptions qu'elle comporte. Mais, lorsque l'exception qui lui résistait, celle du verbe être <sup>17</sup>, est levée, tout change. Le contenu de

16. Il y a cependant des éléments d'étrangeté dès les premiers écrits. Par exemple, on notera qu'entre la grammaire de 1878 et celle de 1883, il n'y a pas de rupture brutale : à vrai dire, Brisset possède sa « propre logique » (Décimo 2001, p. 376) et il existe une certaine continuité entre les deux ouvrages. La véritable bascule intervient à la fin de la rédaction de la deuxième grammaire, au sein des chapitres sur le latin et les langues romanes, « qui n'existent pas » (Brisset, 1883, p. 417-452), les « Révélation » (Brisset, 1883, p. 453-466), et les « Considérations diverses » (Brisset, 1883, p. 467-474). De même, la *Méthode zur Erlernung der französischen Sprache*, écrite en 1874, préconise, dès son épigraphe (Brisset, 1874), de supprimer les règles... que Brisset remplacera, plus tard, par sa *Grande loi*. Ce même ouvrage propose, aussi, de mettre en pratique, dans les exemples d'entraînement, une technique que Brisset utilisera sans cesse par la suite dans ses écrits prophétiques, celle de l'holorime à répétition (par exemple, celle de « Les dents, la bouche » (Brisset, 1900b, p. 702). Décimo précise que Brisset inaugure, ainsi, un style repris, ensuite, par Duchamp et Desnos (Décimo, 1984, p. 28).

17. Celle du verbe *être* et, également, des « réfléchis absolus » (Brisset, 1883, p. 359), comme *sortir* ou *aller* ou encore *mourir*, *venir*, *naître*, qui se conjuguent avec l'auxiliaire être. Brisset indique que « Tous les verbes conjugués avec être ont leur propre sujet sous-entendu pour régime. Ce sont des verbes réfléchis absolus » (Brisset, 1883, p. 359).

ses écrits devient la transmission de la révélation, qui lui avait été faite place « Ayrault » (Hérault) à Angers<sup>18</sup>, celle de la « grande loi » du langage et des grenouilles, comme ancêtres des humains.

Cependant, si l'on peut penser que ces auteurs ont identifié clairement le moment de bascule, mettant fin à l'activité strictement sinthomatoire de Brisset, pour le faire entrer dans une période où le délire se fait flagrant, cela n'éclaire pourtant pas les raisons pour lesquelles le cas particulier du verbe être, ce sinthome, qui faisait tenir Brisset, s'effondre brusquement. En d'autres termes, pouvons-nous supputer ce qui vient expliquer les raisons pour lesquelles ce verbe être est, tout d'abord, une énigme et, ensuite, ce pourquoi la réponse délirante, à savoir qu'il est « le verbe réfléchi par excellence » (Brisset, 1883, p. 361), s'impose à Brisset ?

#### UNE QUATRIÈME HYPOTHÈSE

On peut avancer une quatrième hypothèse, complémentaire de celle que nous venons de mentionner, qui concerne le registre sexuel, de fait apparemment peu présent dans la vie de Brisset, mais si important, néanmoins, dans son œuvre délirante.

Dans les textes consacrés à Brisset, il y a, d'un autre côté, peu de remarques sur sa vie affective et/ou sexuelle : l'une est faite par Philippe Cullard (1986, p. 12), quand il reprend un passage écrit par le peintre Charles Picart-le-Doux dans la revue *Bizarre* (Picart-le-Doux, 1957, p. 37), l'autre est notifiée par Marc Décimo, dans sa biographie de Brisset.

– La première remarque de Charles Picart-le-Doux, rapporte que Brisset, lors de la cérémonie organisée à Paris par Jules Romains, avait été accueilli par la jeune et séduisante Yvonne de Knopp<sup>19</sup>, dite familièrement *Baba*, qui lui avait lu, à cette occasion, des vers pompeux. « Le lendemain, Brisset, émerveillé par le charme de notre amie Baba qui lui avait été présentée comme une des plus brillantes actrices du Théâtre-Français, demanda, discrètement, à l'un de nous s'il obtiendrait ses faveurs, pour la somme, alors rondelette, de cent francs. On lui fit comprendre qu'il se méprenait complètement sur les mœurs des actrices en général et sur celles d'Yvonne de Knopp en particulier... » (Picart-le-Doux, 1957). La seule réserve vient du fait que cette anecdote est rapportée par Charles Picart-le-Doux lui-même, qui peut être soupçonné d'avoir éventuellement « embelli » l'événement.

– La deuxième est faite par Marc Décimo (Décimo, 2001, p. 85)<sup>20</sup> : pendant la période que Brisset passa à Magdebourg, entre 1871 et 1876, un riche Allemand, chez qui il travaillait, lui proposa sa fille en mariage, mais, pour toute réponse, Brisset déclara, en détournant la conversation : « Vous possédez de bien beaux arbres ». C'est justement durant cette même période qu'il entreprit de réécrire une grammaire française, car il jugeait inadéquates celles qui existaient. Les grammaires d'alors avaient, en effet, tendance au « totalitarisme » (Décimo, 2001, p. 371) et au dogmatisme, ce contre quoi Brisset s'élevait, dans la mesure où, pour lui, paradoxalement, « il ne doit plus être question de penser la langue en conformité avec des règles de grammaire » (Décimo, 2001, p. 371). Malgré les apparences, les grammaires de Brisset sont donc moins proches de grammaires de langue (française, par exemple), que d'anti-grammaires de *lalangue* (une « lalangue » d'avant le sens, « qui n'a rien affaire avec le dictionnaire » (Lacan, 1971, 1<sup>re</sup> séance), une lalangue maternelle (Lacan, 1972-1973, p. 126), qui ne serait pas encore totalement séparée de la jouissance)<sup>21</sup>.

Si l'on observe attentivement la vie et l'œuvre de Brisset, on peut succinctement les diviser en trois périodes : la première va de la naissance à la blessure, lors de la bataille de Sedan (de 1837 à 1870), la deuxième est celle de la rédaction des manuels, de la méthode et des grammaires (de 1870 à 1883), la troisième est celle des textes prophétiques (de 1883 à 1919).

Brisset s'engage dans l'armée dès ses dix-sept ans, en 1855 et il y reste jusqu'en 1877. Cependant, la blessure à la tête qu'il reçoit à Sedan (1870) et la captivité qui s'ensuit à Magdebourg produisent en lui un changement important : il écrit, en 1870 et 1871, deux manuels de natation annonciateurs de son intérêt pour les grenouilles (Brisset, 1870, 1871), la *Méthode zur Erlernung...* (Brisset, 1874), invente la *Planchette calligraphique destinée à l'enseignement de l'écriture et du dessin* (Brisset, 1876), rédige les deux grammaires (Brisset 1878, 1883). Les textes techniques de cette période ne sont pas exempts de bizarreries et l'on peut supposer que le traumatisme de Sedan a précipité une déstabilisation, que Brisset peine à endiguer, en rédigeant des textes et en inventant des procédés qui puissent réparer le monde tel qu'il se présente à lui maintenant.

20. Marc Décimo indique que cette anecdote est rapportée par les petits neveux de Brisset.

21. Lacan précise, dans le Séminaire *Encore*, « Lalangue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affectés » (Lacan, 1972-1973, p. 127).

18. Voir note 11.

19. Qui devint célèbre sous le nom d'Yvonne George (1896-1930).

Par exemple, dans la *Methode zur Erlernung der französischen Sprache*, publiée en 1874 et, donc, rédigée durant les années qui ont précédé, on trouve des éléments étranges. L'exemplaire de ce livre est extrêmement riche, les éléments sont enchaînés sans cesse, produisant un effet de liste disparate assez déconcertant. Apparaissent, parfois, des mots déformés censés rendre claire leur phonétique : « avec esprit, *awekespri* [...] il est vif et emporté, *iläwife angporte* » (Brisset, 1874, p. 185). Pour faciliter l'apprentissage du genre des mots allemands, Brisset propose d'indiquer, derrière le mot allemand, par une initiale, le genre du mot français, ce qui semble très paradoxal, puisque cela aboutit à une faute évidente : « *Katz, m. Chocolade, m.* »<sup>22</sup> (Brisset, 1874, p. 197). Le rapport direct entre les mots et les choses est affirmé : le futur français est considéré comme naturellement plein de « douceur » (Brisset, 1874, p. 254) ; quant au subjonctif, il exprime l'incertitude par sa sonorité même : la finalité muette de la phrase « il faut que je m'en aille [laisse] « sentir [le] vague et [la] subordination incertaine » (Brisset, 1874, p. 255). L'entraînement à la traduction suppose des « canevas », qui consistent en décompositions, dénaturations et ellipses de mots et parties de mots, donnant au texte final un fort aspect d'étrangeté : « *C'e. ein Berg tr. Éle., aber p. d. géog. (eine Beschreibung darüber geben). On suchen vaine. So. no. Sur eine grosse Anzahl d. cart. Und depend. S. ...* » (Brisset, 1874, p. 261).

De même, *La natation ou l'art de nager appris seul en moins d'une heure (avec cinq figures)* (Brisset, 1870) présente, comme le titre l'indique, cinq dessins d'un nageur, dont deux, au moins, réalisent de parfaites représentations de grenouilles à forme humaine – bien que l'auteur ne fasse, dans son texte, aucune allusion aux batraciens<sup>23</sup>. *La natation ou l'art de nager* préconise, dans un premier temps, un apprentissage à sec, hors de l'eau, pour ne point effrayer l'élève, et sur le dos, pour qu'il soit plus à l'aise. Brisset recommande de répéter les exercices « six cent fois », répartis au long de séances bi-journalières (Brisset, 1870, p. 19).

Ces éléments peuvent être considérés comme plus ou moins précurseurs de ce qui, plus tard,

prendra une forme encore plus élaborée et bien plus lisible dans les textes prophétiques. Cela dit, même si, par certains côtés, les grammaires de Brisset (tout comme les autres textes de cette période), sont quelque peu étranges et prétentieuses – il suffit d'une heure, dit-il, « pour se convaincre de [leur] supériorité sur toutes celles en usage » (Brisset, 1874, p. 48) –, et, bien que « plus ou moins aberrantes » (Décimo, 1987, p. 29), lesdites grammaires ont un objectif pédagogique qui reste cadré et précis, de même que celui des manuels d'apprentissage de la natation. Les traces d'étrangeté, que l'on trouve pourtant dans ces œuvres, dénotent la structure psychique psychotique, déjà là depuis longtemps, dont l'équilibre se trouve, sans doute, menacé par les perturbations dues à la guerre et aux traumatismes qui l'accompagnent : blessures et périodes de captivité. Cependant, le délire explicite, très certainement salvateur et équilibrant<sup>24</sup>, qui vient contrecarrer un effondrement psychique menaçant, n'est pas encore apparu en tant que tel. Quand il le fera, dès 1883, à la fin de la deuxième grammaire logique et, ensuite, dans les textes prophétiques<sup>25</sup>, ce sera, pourrait-on dire, au second degré, puisqu'il sera fondu dans une théorie se situant au croisement de la philosophie, de la science, de la théologie et de la littérature.

Même si l'on considère que la période explicitement délirante de Brisset débute seulement avec la rédaction de la deuxième *Grammaire logique*, commencée en 1881, il n'empêche que les publications précédentes dénotent une torsion singulière du rapport au symbolique – et au monde. Cette singularité apparaîtra, de plus en plus, au fil de ses écrits, jusqu'à être clairement exprimée dans la première grammaire de 1878, dont l'ambition est de parvenir à mathématiser la structure de la langue. Cet ouvrage est, certes, sinthomatoire, mais déjà très fragilisé, dans la mesure où son objectif avoué n'est pas atteint – c'est la première fois que Brisset reconnaît un tel fait : le verbe *être* résiste au « régime ». La partie 36 de cette première grammaire fait état de cette difficulté : « je cherche à comprendre ce qui est incompréhensible, et [...] j'accepte [...] une obscurité, je ne dis pas une absurdité, pour une vérité » (Brisset, 1878, p. 328). Cette « résistance » du verbe *être*, on l'a vu, est, à la fois, ce qui permet à Brisset de ne pas systématiser sa théorie – et donc de ne pas délirer – mais c'est aussi ce qui empêche cette même théorie d'être élaborée comme un sinthome à part entière : le refus par l'Autre, en l'occurrence, ici, Renan, de lui attribuer

22. On attendrait plutôt, pour les mots *chat* et *chocolat* : « *Katze, f. Schokolade, f.* », qui sont des mots féminins en allemand (nous avons ici restitué l'orthographe en vigueur). Brisset inverse donc le genre des mots allemands pour, selon lui, mieux faire apprendre celui des mots français. Peut-être est-ce déjà là une trace du trouble psychique engendré chez lui par l'opposition sexuée.

23. Décimo dira : « texte prophétique » ! Car « il s'agit d'un art pour apprendre à nager la brasse, ou nage à la grenouille » (Décimo, 2002, p. 10).

24. Selon la formule de Freud (1914, p. 219) du délire comme « tentative de guérison ».

25. Il faudra, tout de même, sept ans, à Brisset, avant qu'il parvienne à élaborer des textes, qui puissent « transcender » son délire.

valeur universelle, lui barre la route de la reconnaissance. De fait, la lecture de cette première *Grammaire logique*, même si l'on y décèle une culture indéniable, laisse au lecteur une impression d'étrangeté.

On remarquera, d'un autre côté, que cette première version de la *Grammaire logique* paraît l'année même où son père meurt, en 1878 (est-ce là seulement une coïncidence ?) Par la suite, Brisset fait ses débuts dans les chemins de fer, échoue à un concours d'inspecteur en 1881 et entreprend, cette année là, l'écriture de la deuxième *Grammaire logique*, qui paraîtra en 1883. Dans celle-ci figurent, vers la fin, les chapitres intitulés « De la formation des langues latines », « Il n'y a pas eu de langue romane » et, surtout, « Révélations » et les « Considérations diverses », textes qui inaugurent très clairement ses écrits délirants sur l'homme, le langage et la grenouille. C'est également en juin 1883 que Jésus lui parle.

Il est donc vraisemblable qu'en 1876 (année de son retour en France) ou juste avant, se produisit *quelque chose*, qui commença à troubler Brisset, jusqu'à perturber nettement le déroulement de sa pensée, quelque chose qui nécessita un appel au nom-du-père, auquel rien ne vint répondre. Cet appel, resté vain, engage alors Brisset sur les chemins de la création délirante, considérée ici, fort justement par lui-même, comme une réponse à l'énigme que lui posait le verbe être. Ce quelque chose se produit donc vers 1876, pendant son séjour en Allemagne, où il semble avoir une vie professionnelle intéressante et confortable, au point que le père d'une jeune fille, à laquelle il devait donner des leçons de français, la lui propose en mariage. Comme on l'a vu plus haut, Brisset décline cette proposition de façon bizarre, détournant le fil de la conversation vers les arbres du jardin. Ce dialogue, qui comporte un véritable « trou » conversationnel évoque un *barrage* psychique, un phénomène dissociatif propre à la psychose, qui résulte d'une impossibilité à assumer, entendre ou représenter un signifiant ou un ensemble de signifiants. Ce phénomène se produit lorsque s'impose au sujet un réel, dont la représentation lui fait défaut. On sait que cela concerne toujours la représentation phallique, autrement dit tout ce que la psychanalyse freudienne a initialement repéré sous le terme de *castration*. Il est donc possible de supposer que la rencontre avec l'Autre sexe, précipitée pour Brisset par la proposition de mariage, déclencha le processus pathologique et l'écriture de la première version de la *Grammaire* et, juste avant, de la planchette calligraphique qui lui servirent, alors, de rempart contre la folie. Dans ce contexte de fragilisation, la mort de son père, la confrontation aux supérieurs militaires et politiques, sa démission de l'armée qui le soutenait tant, peut-être, également,

la forte personnalité du président de la République, Mac-Mahon, figure paternelle inquiétante, la mort de sa mère en 1880, l'échec au concours d'inspecteur forcent Brisset à multiplier les tentatives de rationalisation de son expérience vécue, à travers ses activités d'écriture, qui le mènent cependant jusqu'à la « révélation » de l'origine humaine et de la grande loi du langage, époque où ses écrits deviennent franchement délirants. Ce n'est en effet qu'en 1883 qu'il écrit, pour la première fois, que les hommes, ayant été tirés de la boue, « nous nous les figurons, à cause du grand besoin d'eau que manifestent ces cris poussés par tous les peuples à leur origine, comme des êtres amphibies, ayant beaucoup d'analogie avec les grenouilles » (Brisset, 1878, p. 459).

Ajoutons que l'œuvre de Jean-Pierre Brisset, si délirante soit-elle, n'en reste pas moins tout à fait remarquable et inscriptible au champ de l'art. Bien des auteurs l'ont reconnue comme telle. Cependant, si pour Breton, Duchamp ou nous-mêmes, cette inscription est pertinente et, surtout, suffisante, il n'en allait sans doute pas tout à fait ainsi pour Brisset lui-même, car l'œuvre qu'il léguait à l'humanité avait, pour lui aussi, valeur de vérité absolue, de révélation et ne constituait pas seulement une œuvre d'imagination. Pour autant, même si les écrits de Brisset lui servent à « traiter » sa jouissance, il est évident qu'ils constituent, aussi pour lui-même, un plaisir et une nécessité esthétique, un acte d'écriture au sens artistique du terme.

## QU'EST-CE QUI FAIT ÉNIGME ?

### L'opposition sexuée

Qu'est-ce donc qui fait énigme pour Brisset ? Certes, on l'a vu, cette énigme a trait au sexe et, plus encore, à la différence des sexes, autrement dit à la représentation phallique et à la castration. À ce sujet, Brisset est très clair : « La grenouille n'a pas de sexe apparent, mais elle devint forte et immense comme en témoignent les squelettes retrouvés partout dans les terrains géologiques, les sexes se développèrent et le langage acquit une étendue considérable. C'est alors que l'éternelle Puissance créa les anges les plus purs, c'est-à-dire les mots les plus vivants et les plus abstraits, tels que : création, être, essence, puissance. « Car le mot, qu'on le sache, est un esprit vivant. » C'est à ce moment aussi que pénétra l'esprit de caste, car les sexués formèrent la première noblesse avec le développement des parties nobles » (Brisset, 1890, p. 506). Les écrits de Brisset répondent à l'énigme de la représentation phallique par une pansexualisation du langage, dont ils ne cessent de témoigner. Tout le livre *Le mystère de Dieu est accompli*, écrit en 1890, tend à démontrer les relations qui existent entre la grenouille, le développement du sexe et la

parole, en tant qu'elle serait universelle, car issue de ce qu'étaient les grenouilles : « Tant que la grenouille ne fit qu'être grenouille, son langage ne se développa pas considérablement, mais aussitôt que les sexes commencèrent à s'annoncer, des sensations étranges, impérieuses, obligèrent l'animal à crier à l'aide et au secours, car il ne pouvait satisfaire lui-même, ni amortir les feux qui le consumait [sic] » (Brisset, 1890, p. 525). Dans ce livre, figure, plus loin, un *Court résumé du dictionnaire analytique complet, dont la publication est, pour le moment, abandonnée* (Brisset, 1890, p. 567). Cette partie est, en effet, organisée comme un dictionnaire, avec des entrées de mots, comme *le nœud, les ancêtres, le bec, le con, les dieux, l'être*, etc., qui, toutes, développent l'idée que nos mots, quelles que soient les langues considérées, sont issus du développement du sexe chez la grenouille, notre ancêtre. Ces définitions ne traitent que du sexe, en termes très crus, alors même que la structure psychique psychotique de Brisset le place en un positionnement « hors-sexe », jamais marié, se tenant à l'écart de l'Autre sexe, etc.

Pourtant, l'anecdote rapportée par Charles Picart-le-Doux semble montrer que Brisset, à l'occasion, ne dédaignait pas complètement les femmes, puisqu'il aurait demandé, le soir de son sacre, si Yvonne de Knopp, la jeune actrice qui l'avait accueilli à la gare Montparnasse, n'accepterait pas, par hasard, de lui vendre ses faveurs. Mais, même si l'on suppose, de manière très hasardeuse, que Brisset a peut-être fréquenté des prostituées<sup>26</sup>, par exemple lorsqu'il était militaire, sa réputation était plutôt celle d'un travailleur acharné, aimant plutôt l'écriture que le jeu ou le plaisir<sup>27</sup>. Il n'empêche, les choses du sexe semblent avoir, quand même, retenu son attention, surtout sur deux aspects bien particuliers : celui de l'opposition sexuée et, comme le note Cullard, celui de l'oralité. L'opposition sexuée, tout d'abord, fait énigme pour Brisset, à tel point qu'il s'efforce d'en effacer les traces : « D'une manière générale, les mots qui désignent le sexe mâle désignent aussi la femme, et ceux qui désignent le sexe féminin, désignent aussi l'homme. La femme est ainsi le sexe, la propre chair de l'homme ; l'homme est le sexe, la propre chair de la femme. Les deux ne font qu'un. Cette loi est frappante dans le mot con, qui nomme le sexe de la femme et l'homme stupide »

26. Ce qui, vraiment, reste une supposition, car rien, chez ceux qui l'ont connu et chez ses biographes, n'indique une telle éventualité. Quant à sa structure psychique, on comprend aisément qu'elle peut l'avoir tenu à l'écart de la rencontre de l'autre sexe.

27. Dans la mesure où le plaisir peut être associé au registre phallique et, de ce fait, devenir dangereux pour Brisset.

(Brisset, 1890, p. 574-575). En ce qui concerne l'oralité, Philippe Cullard relève l'importance de la *fellatio* dans l'œuvre de Brisset, pour qui, note-t-il, « il n'y a plus d'obstacle à ce qu'il n'y ait plus qu'une seule idée et un seul objet » (Cullard, 1980, p. 127), dans la mesure où, d'une part, toutes les idées, énoncées avec un son semblable, se rapportent à un même objet, et où, d'autre part, n'existe aucune différence entre deux sons quelconques. Dans l'esquisse du *Dictionnaire analytique complet*, Brisset définit chaque entrée de ce texte très sexuel, grâce à la fellation. Deux exemples : à l'entrée *Les dieux*, on trouve « Le son deux et tout mot commençant par *d* vaut : tiens, tette, suce, prends au bec » (Brisset, 1890, p. 579) et à l'entrée *Le haut* : « Toute syllabe commençant par *o* appelle vers le sexe, haut ou droit, et ordonne ensuite de lever le bec avec la valeur de : prends, suce, etc. » (Brisset, 1890, p. 598). La valeur sexuelle est ramenée à l'image de l'enfant au sein de la mère et les entrées *Mamelle, Sein, Téton*, etc., sont, bien sûr, à ce sujet, très explicites : « la bouche fut aussi un sein » (Brisset, 1890, p. 606), écrit Brisset. La confusion et l'effacement des limites entre les parties du corps, conséquence de la dissociation, est ici évidente.

La visée du *Un* sexe reste donc, pour Brisset, jusque dans la *fellatio*, une priorité propre à sa structure : le *Un* y devient une certitude absolue et générale, présentée comme un fait scientifique, qui contrecarre la menace de la différence et de l'opposition, jusqu'à faire disparaître les frontières entre les organes.

### Un-père, être père

N'est-ce pas ce *Un*, justement, qui est à l'origine du déclenchement ou, plutôt, le risque que vient faire courir à Brisset le surgissement d'*Un-père*, en la personne de celui de la jeune fille allemande, à qui il donnait des cours à Magdebourg ? Si, avant le déclenchement du processus pathologique, le sexe pouvait être, éventuellement, pour Brisset – mais ceci n'est pas démontré –, l'occasion d'un plaisir seulement physique et passager, il n'en va pas de même lors de l'épisode de Magdebourg, puisque, cette fois, il ne s'agit plus seulement de sexe. Ce qui se passe est bien plus singulier, puisque s'introduit, dans la relation, un tiers « appelé en opposition symbolique au sujet », autrement dit le père de la jeune fille. Lacan écrit : « Pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom-du-Père, *verworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet » (Lacan, 1958, p. 577). Dans le cas de Brisset et de cette demande en mariage, on peut dire que, peut-être pour la première fois de sa vie, un tiers symbolique, Un-père, en voulant nouer une relation de mariage,

provoque en fait, à son insu, une rupture radicale insoupçonnable, car à cette occasion ce n'est pas l'union du mariage en tant que telle qui s'impose à Brisset mais tout son contraire : l'opposition entre les sexes masculin et féminin qu'il va ensuite passer sa vie à expliquer et effacer à la fois. La figure de ce père « pousse à la jouissance », Brisset la rencontrera peut-être encore une fois en la personne du président de la République, le maréchal Patrice de Mac-Mahon, puisque Brisset, à la suite de l'opposition violente entre celui-ci, défenseur des cléricaux, et Jules Simon, président du Conseil et favorable aux anti-cléricaux, démissionne, en mai 1877, de l'armée, qu'il avait pourtant réintégré en tant que capitaine, en septembre 1876. Il ne supportait pas, en effet, ce qu'il considérait comme une guerre civile<sup>28</sup>. De plus, il sera conséquemment accusé, à tort, d'avoir soutenu les communards et même d'avoir commis des malversations (Décimo, 2001, p. 83-89), ce qui ne pourra qu'alimenter son sentiment d'injustice, voire de persécution.

Un dernier élément, hypothétique mais assez probable, peut être avancé, faisant le lien entre les figures de cet *Un-père* et la révélation de la solution de l'énigme du verbe être. Pour Brisset, rappelons que le verbe être est « sans régime » et que cette question le soucie vraiment beaucoup jusqu'au jour où la réponse surgit en lui : le verbe être est le verbe réfléchi par excellence. Or, dans l'épisode de Magdebourg, un tiers symbolique s'interpose, ce père auquel Brisset se trouve confronté et par lequel peut-être se réfléchit une image de l'autre marquée par la différence des sexes, que par la suite Brisset tentera dans ses écrits de faire disparaître sous une généralisation radicale du sexe comme origine. Dans cette perspective, on peut penser que ce fameux régime du verbe être, régime qui n'existe pas, laisse place à quelque chose d'inouï, d'absolument singulier, que Brisset identifie au réfléchi par excellence. Si l'on suppose donc le lien entre le père de Magdebourg et l'énigme du verbe être, se profile alors « l'impossible possibilité » qui, pour Brisset, dut à ce moment-là véritablement faire énigme, et qui tient dans les mots : « être... père », mots qui posent le statut que les écrits de Brisset évitent en permanence. S'agit-il des origines de chaque homme, voici la réponse de Brisset : « Si l'on recherchait l'origine de chaque homme sur toute la terre, il n'en est pas un seul dont le commencement ne serait des préliminaires amoureux précédant l'acte générateur » (Brisset, 1913, p. 1133). Il ajoute : « Quant à la parenté animale des hommes entre eux, elle n'a pour point

commun que la terre, notre mère commune. Nombreuses sont les familles qui n'ont entre elles aucun rapport d'origine autre que celle des eaux. Ce n'est que par l'esprit que nous sommes tous les enfants d'un même père. L'esprit est l'époux de la terre » (Brisset, 1913, p. 1189). Dans la certitude délirante de Brisset, la visée d'auto-guérison pose alors le père comme *esprit*, sinon comme nom-du-père, et fait de celui-ci un être de symbole opposé à la matérialité de la mère<sup>29</sup>.

L'idée d'être père lui-même dut en effet s'imposer à Brisset, lorsque l'*Un-père* de Magdebourg présenta sa proposition de mariage, précipitant alors le statut symbolique du signifiant paternel – le père comme nom – et par là même provoquant la nécessité pour Brisset d'un appel au nom-du-père, auquel rien ne vint répondre. On peut supposer que l'énigme du verbe être, sa résistance au régime dans la première *Grammaire logique* de 1878, procèdent du moment inaugural de la proposition de mariage. Cette proposition dut, en effet, être suffisamment importante pour que Brisset la raconte à sa famille et que cette histoire puisse ainsi être conservée.

## CONCLUSION

Résumons en quelques mots cette partie de la vie de Brisset et l'évolution de sa paraphrénie survenant, rappelons-le, sur une structure psychotique déjà là : déclenchement supposé d'un potentiel délirant en 1876 (l'*Un-père* de Magdebourg), venant répondre au danger imminent d'une décompensation psychotique ; tentatives de sinthomatisation : retour à l'état militaire en 1876 et démission en 1877 (suite à l'opposition Mac-Mahon – Jules Simon), engagement dans les chemins de fer, écriture de la *Grammaire logique 1* en 1878 et mort du père ; mort de la mère en 1880 et début de l'écriture de la *Grammaire logique 2*, en 1881, qui devient, sur la fin du texte, clairement délirante ; échec à un concours d'inspecteur cette même année ; en 1883, « révélation » batracienne de l'origine humaine et sensation que Jésus lui parle ; dans les années qui suivent, écriture des livres prophétiques et établissement de la métaphore délirante. Puis, en 1913, Brisset est fait « prince des penseurs » par Jules Romains, et son œuvre, bien qu'il ne semble pas s'en apercevoir vraiment, est transférée du plan de la vérité divine au seul plan artistique, ce qui perturbe certainement la métaphore délirante. En même temps, cette reconnaissance de la récompense de tous ses efforts, mais correspond sans doute

28. Sur l'impact des événements historiques sur la folie au XIX<sup>e</sup> siècle, voir Murat (2011).

29. Une remarque de Décimo vient soutenir cette idée : Brisset, écrit-il, « prône une religion sans père. La mère l'Église est alors l'humanité » (Décimo, 2001, p. 315).

aussi à la fin de ce qu'il était censé transmettre à l'humanité : il n'a plus rien à ajouter. Néanmoins, nous pourrions quant à nous ajouter quelque chose : au début de son projet de sacré du prince des penseurs, Jules Romains avait peut-être eu l'intention de se moquer de Brisset, mais très rapidement, semble-t-il, il y renonça. Tant et si bien qu'il incarna immédiatement sans doute, pour Brisset, un *anti-Un-père*, un père rassurant qui ne divisait pas, un autre qui ne faisait pas tiers. Brisset lui voua, pour le restant de sa vie, une confiance sans réserve, ce que Romains assumait de son côté parfaitement (Romains, 1970).

Cette réflexion sur les hypothèses du déclenchement du processus délirant chez Jean-Pierre

Brisset est faite, en partie, de suppositions cliniques, dont les preuves sont devenues impossibles à trouver. Mais la cohérence de la démarche de Jean-Pierre Brisset, dans l'énoncé-même de sa théorie singulière, supporte les perspectives, que nous avons voulu distinguer. Aussi « folles » que puissent être les propositions de Brisset, elles suivent, en effet, une voie logique : elles sont très droites en fait, aussi droites que l'étaient la silhouette et l'esprit de ce personnage remarquable. Aussi, nous l'appelons à notre rescousse pour étayer nos hypothèses sur ces eaux sombres de l'esprit et ces profondeurs de la pensée humaine.

## RÉFÉRENCES

### Sources

Archives municipales d'Angers, 1 D IMP art. 47, Procès verbaux des délibérations du conseil municipal, le 7 juin 1923.

Service historique de la Défense, Centre historique des archives, SHD/GR 5Ye 23 660, « États de services de M. Brisset ».

BENOIST (Vincent).— Le contingentement de la jouissance dans la paraphrénie, *L'évolution psychiatrique*, 71, 4, 2006, p. 653-665.

BENVENISTE (Émile).— Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne [1956], *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard, 1983.

BLAVIER (André).— *Les fous littéraires* [1982], Paris, Éditions des cendres, 2001.

BRETON (André).— *Anthologie de l'humour noir* [1966], Paris, Pauvert, 1984.

BRISSET (Jean-Pierre).— La natation ou l'art de nager, appris seul en moins d'une heure (avec cinq figures) [1870], *Œuvres complètes*, Paris, Les presses du réel, 2001, p. 13-28.

BRISSET (Jean-Pierre).— La ceinture-caleçon aérifère de natation à double réservoir compensateur [1871], *Œuvres complètes*, Paris, Les presses du réel, 2001, p. 30-35.

BRISSET (Jean-Pierre).— Methode zur Erlernung der französischen Sprache [1874], *Œuvres complètes*, Paris, Les presses du réel, 2001, p. 41-291.

BRISSET (Jean-Pierre).— La planchette calligraphique destinée à l'enseignement de l'écriture et du dessin [1876], *Œuvres complètes*, Paris, Les presses du réel, 2001, p. 293-299.

BRISSET (Jean-Pierre).— La grammaire logique, ou théorie d'une nouvelle analyse mathématique résolvant les questions les plus difficiles et traitant à fond : 1° du

participe passé ; 2° du participe présent ; 3° du placement des pronoms après l'impératif. En tout trois règles logiques, les seules vraies et sans aucune exception, résumé en douze mots [1878], *Œuvres complètes*, Paris, Les presses du réel, 2001, p. 301-345.

BRISSET (Jean-Pierre).— La grammaire logique, résolvant toutes les difficultés et faisant connaître par l'analyse de la parole la formation des langues et celle du genre humain [1883], *Œuvres complètes*, Paris, Les presses du réel, 2001, p. 347-491.

BRISSET (Jean-Pierre).— Le mystère de Dieu est accompli [1890], *Œuvres complètes*, Paris, Les presses du réel, 2001, p. 501-631.

BRISSET (Jean-Pierre).— La grande nouvelle. La véritable création de l'Homme. La résurrection des morts. Tous les mystères expliqués [1900a], *Œuvres complètes*, Paris, Les presses du réel, 2001, p. 633-695.

BRISSET (Jean-Pierre).— La science de Dieu ou la création de l'Homme, [1900b], *Œuvres complètes*, Paris, Les presses du réel, 2001, p. 697-885.

BRISSET (Jean-Pierre).— Les Prophéties accomplies (Daniel et l'Apocalypse), [1906], *Œuvres complètes*, Paris, Les presses du réel, 2001, p. 887-1115.

BRISSET (Jean-Pierre).— Les origines humaines, 2<sup>e</sup> éd. de *La science de Dieu* [1913], *Œuvres complètes*, Paris, Les presses du réel, 2001, p. 1117-1315.

CHOUVIER (Bernard).— Le fantasme de fin du monde : entre réalité du dehors et réalité du dedans, dans Chouvier (B.), Roussillon (R.), *La réalité psychique. Psychanalyse, réel et trauma*, Paris, Dunod, 2004, p. 109-138.

CULLARD (Philippe).— *Un paraphrène au XIX<sup>e</sup> siècle. Jean Pierre Brisset prince des penseurs*, thèse de médecine, Université de Strasbourg, 1980.

CULLARD (Philippe).— Préface à l'édition de Jean-Pierre Brisset, dans Brisset (J.-P.), *Le mystère de Dieu est accompli*, *Analytica* 31, 1986, p. 4-22.

- DÉCIMO (Marc).– Jean-Pierre Brisset, linguiste, thèse de doctorat de troisième cycle sous la direction de Michel Arrivé, Université Paris X-Nanterre, 1984.
- DÉCIMO (Marc).– *Jean-Pierre Brisset Prince des penseurs*, Paris, Ramsay, 1986.
- DÉCIMO (Marc).– *Saint Jean-Pierre Brisset, grammairien et prophète*, thèse de doctorat sous la direction de Michel Arrivé, Université Paris X-Nanterre, 1987.
- DÉCIMO (Marc).– *Jean-Pierre Brisset Prince des penseurs, inventeur, grammairien et prophète*, Dijon, Les presses du réel, 2001.
- DÉCIMO (Marc).– La natation mène à tout, dans Brisset (J.-P.) *Œuvres natatoires*, Paris, Les presses du réel, 2002.
- DÉCIMO (Marc).– Jean-Pierre Brisset et « la folie de l'insolite » considérée du point de vue de Marcel Duchamp, d'André Breton, de Raymond Queneau, de Michel Foucault et de quelques autres, *Topique*, 119, 2012, p. 71-86.
- DUCHAMP (Marcel).– Propos (1946), *Duchamp du signe*, Paris, Flammarion, 1976.
- DUHAMEL (Georges).– *Le temps de la recherche. Lumières sur ma vie III*, Paris, Paul Hartmann, 1947.
- EY (Henri).– *Traité des hallucinations*, 2 vol., Paris, Masson et Cie, 1973.
- FALADÉ (Solange).– De la grammaire à la logique, intervention aux journées de travail de l'École freudienne, 6 juillet 1991, inédit.
- FORLODOU (Laurence), L'homophonie délirante. Les prises sûres de Jean-Pierre Brisset, *Le conciliabule d'Angers. Effets de surprise dans les psychoses*, Le Paon, Agalma, 2005, p. 77-87.
- FOUCAULT (Michel).– Le cycle des grenouilles, *La nouvelle revue française*, 10, 114, juin 1962, p. 1159-1160, repris dans *Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris, Gallimard, 2001, p. 231-233.
- FOUCAULT (Michel).– Sept propos sur le septième ange, dans Brisset (Jean-Pierre), *La grammaire logique*, Paris, Tchou, 1970, p. 9-57, repris dans *Dits et écrits I, 1954-1975*, Paris, Gallimard, 2001, p. 881-893.
- FREUD (Sigmund).– Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (dementia paranoides) [1911a], trad. fr. Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (*Dementia paranoides*). (Le Président Schreber), dans Freud (S.), *Cinq psychanalyses*, Paris, Presses universitaires de France, 1975, p. 263-324.
- FREUD (Sigmund).– Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoia (dementia paranoides) [1911b], trad. fr. Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa (*Dementia paranoides*) décrit sous forme autobiographique, dans Freud (S.), *Œuvres complètes*, X, 1909-1910, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 225-304.
- FREUD (Sigmund).– Pour introduire le narcissisme [1914], dans Freud (S.), *Œuvres complètes*, XII, 1913-1914, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p. 213-245.
- FROLLO (Jean).– Chez les fous, *Le petit Parisien*, vendredi 29 juillet 1904.
- LACAN (Jacques).– D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose [1958], *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 531-583.
- LACAN (Jacques).– *Le savoir du psychanalyste. Entre-tiens de Sainte-Anne*, 1971-1972, inédit.
- LACAN (Jacques).– *Le séminaire, livre XX, Encore* [1972-1973], Paris, Seuil, 1975.
- MALEVAL (Jean-Claude).– *Logique du délire* [1996], Rennes, Presses universitaires de Rennes, édition revue et augmentée, 2011.
- MARTIN-MATTERA (Patrick).– Sublimation ou sinthomation ? Apports et réflexions cliniques sur la création dans la psychose, *L'évolution psychiatrique*, 76, 3, 2011, p. 419-432.
- MIERMONT (Jacques).– Jean-Pierre Brisset ou l'archéologie des savoirs, *Génitif*, 5, 2, 1983, p. 49-80.
- MURAT (Laure).– *L'homme qui se prenait pour Napoléon. Pour une histoire politique de la folie*, Paris, Gallimard, 2011.
- PICART-LE-DOUX (Charles).– Quelques notes sur le banquet de Jean-Pierre Brisset, *Bizarre*, 8, 1957, p. 31-36.
- PIERSSENS (Michel).– *La tour de Babel. La fiction du signe*, Paris, Les Éditions de minuit, 1976.
- QUENEAU (Raymond).– *Aux confins des ténèbres. Les fous littéraires* [1934], Paris, Gallimard, 2002.
- RÉJA (Marcel).– La littérature des fous, *Revue universelle*, 3, 15 mars 1903, p. 128-133.
- RÉJA (Marcel).– *L'art chez les fous. Le dessin, la prose, la poésie* [1907], présentation Fabienne Hulak, Nice, Z'Éditions, 1994.
- ROMAINS (Jules).– *Amitiés et rencontres*, Paris, Flammarion, 1970.
- SAILLOT (Jacques).– *Histoire (et histoires) des rues d'Angers à travers les âges*, Angers, Paquereau, 1998.